

Lydie Grandet

L'embarras du dire *

Lorsque, dans le Séminaire XX, Lacan parle du « même embarras » à propos de la femme et de la vérité, il nous invite à l'entendre avec cette remarque que reprend l'argument de notre séminaire d'École cette année, « je parle avec mon corps et ceci sans le savoir ». En quoi le dire qui s'infère d'une analyse peut-il permettre d'en saisir quelque chose ?

Dans la société rurale traditionnelle, jusqu'à l'école obligatoire avec Jules Ferry, avant que ne se systématisent l'usage de l'écriture donc, la parole pouvait prendre valeur d'acte : donner sa parole équivalait à un acte juridique pour les transactions, les contrats... Du reste, si les paysans étaient souvent qualifiés de « taiseux », on se référait à eux cependant pour les transmissions et les limites de voisinage par exemple. Aujourd'hui, nous sommes à l'époque du bla-bla – surinformation-désinformation – où priment les effets d'annonces parfois contradictoires et sans scrupules qui déconcertent ceux qui aimeraient pouvoir entendre des « hommes de parole » qui ne se dédisent pas (je souligne), notamment lorsqu'il est question de choisir ceux qui nous dirigent... Le discours politique – mais si l'on entend « discours » au sens lacanien, tout discours est forcément politique au sens où il fait lien social – en est l'illustration et ne peut pas ne pas nous interroger sur le devenir du lien social pour les générations futures...

En quoi le discours « du » psychanalyste pourrait-il nous prémunir contre cette déliquescence du lien social, et pourquoi y engageons-nous nos espoirs, jusqu'à y consacrer ce qui fait notre quotidien de vivant ?

J'introduis ainsi ce qu'on peut apprendre de son analyse, que j'ai choisi d'intituler selon un mot de Lacan, « L'embarras du dire », que j'écrirais volontiers « *l'en-barra* d'un dire »...

Un dire, parce que, bien malgré lui, tout *parlêtre* laisse passer un dire, qu'il ait fait une analyse ou pas. Il s'agit de ce que Lacan qualifie de « lambeau de discours », « lambeau » comme on dit lambeau de peau ou de chair,

qui fait marque et que *lalangue* maternelle charrie, sans que nul ne sache quel il est.

En quoi l'expérience d'une analyse peut-elle nous éclairer sur le dire qui nous anime, et s'agit-il du même dire avant et après une analyse ?

Dans une analyse, comme l'indique Lacan, il est question de parvenir à « tirer quelques conséquences des dits dont on ne peut pas se dédire » pour tenter de faire surgir un dire qui irait jusqu'à pouvoir « ex-sister au dit ¹ ». L'analyse est ainsi l'épreuve qu'un certain réel peut être atteint, un bout de réel certain, à partir des bêtises qu'on se laisse aller à exprimer... En effet, au-delà du bla-bla de l'association libre, nous faisons l'hypothèse que, derrière, il y a l'inconscient et que « de ce fait qu'il y ait l'inconscient, déjà dans ce que l'analysant dit, il y a des choses qui font nœud, il y a déjà du dire, si nous spécifions le dire d'être ce qui fait nœud ². »

La passe a plutôt à voir avec *les preuves*, en deux mots. À ce propos, Sol Aparicio, aux journées européennes à Barcelone en janvier cette année, disait qu'on ne demande pas la passe parce que la passe nous est offerte : l'École nous offre la passe ; j'ajouterai qu'on s'offre à la passe, dans le sens où on y va « avec ses tripes » – je n'ai pas d'autre mot, pardonnez-moi sa trivialité – sans savoir quels en seront les effets, et ce quel qu'en soit le résultat. Il faut certainement avoir lâché quelque chose du côté du sujet que l'on est, pour se risquer dans la procédure de passe...

J'en viens à ce qui, nous dit Lacan, fait pour lui « même embarras » : « Je ne sais comment m'y prendre, pourquoi pas le dire, avec la vérité pas plus qu'avec la femme. J'ai dit que l'une et l'autre, au moins pour l'homme, c'était la même chose. Ça fait le même embarras. Il se trouve cet accident que j'ai du goût aussi bien pour l'une que pour l'autre malgré tout ce qu'on en dit. »

La citation est tirée de la leçon du 15 mai 1973 du séminaire *Encore*, sur laquelle je vais m'appuyer. Je suis revenue à l'enregistrement de cette leçon parce que force est de constater quelques variantes non négligeables, que je vous livre : Lacan, à propos de « l'os de son enseignement », qui est, je le rappelle, « je parle sans le savoir », ne dit pas « l'analyse se distingue... », mais « l'inconscient... » – il insiste et répète – « L'inconscient se distingue entre tout ce qui a été produit jusqu'alors du discours, de ce qu'il énonce ceci [...] que je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps et ceci sans le savoir. » D'une part donc il met l'accent sur la distinction entre inconscient et discours, et d'autre part il énonce que « je » parle sans le savoir. Il ajoute : « Ce qui parle sans le savoir, me fait *je*, sujet du verbe. »

Il ne dit pas non plus, « le discours de l'être suppose que l'être *soit* et c'est ce qui le tient » mais « le discours de l'être suppose que l'être *sait* et c'est ce qui le tient ». Du coup, l'équivoque entre « sait » et « c'est » fait que plusieurs écritures, plusieurs lectures sont possibles. La phrase suivante : « Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir », en tout cas, indique bien que ce dont il est question, c'est le rapport entre l'être et le savoir du sujet ; j'ajouterai, en tant que le corps y est pris, puisque le sujet est effet de langage et que c'est le langage qui nous donne un corps.

C'est sans doute ce que la cure permet de repérer : sa propre position subjective à l'égard de l'inconscient parce que, en favorisant l'assomption – le mot est de Lacan- de son propre corps, l'assomption de son histoire et enfin l'assomption de la castration, grâce à l'interprétation, elle conduit à la production des trois impossibles, au niveau de la signification, du sens et du sexe, que Lacan avance dans « L'étourdit ³ ».

Le dire à l'issue de la cure n'est plus tout à fait celui d'avant la cure : bien sûr qu'il y a un reste, celui qui a permis l'émergence du sujet et qui a fait marque, mais la rencontre avec l'impossible ouvre à un dire indicible, puisque « le symbolique ne se confond pas loin de là avec l'être mais il subsiste comme ex-sistence du dire ⁴. » Il emporte des conséquences quant à la position du sujet.

À ce point, je reviens à la séance d'introduction du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Lacan dit que « la mort est un point terme de la jouissance de la vie ⁵ », jouissance de la vie en tant qu'elle est effet de discours. Quelques années plus tard, dans « La troisième », il localisera la mort à ce qui dans *lalangue* en fait signe. Contrairement à l'idée répandue qui veut que la mort s'oppose à la vie, il indique que la jouissance de la vie inclut la mort. Qu'est-ce qui dans *lalangue* fait signe de la mort ? Nous savons que Lacan a fait jouer l'équivoque entre signe et *thing* : « Entendez ce signe comme il vous plaira, y compris le *thing* de l'anglais, la chose ⁶. » J'en profite pour dire qu'ailleurs il fait la même chose entre « digne » et *Ding, das Ding*. Ce qui fait signe de la mort dans *lalangue*, c'est la lettre en tant qu'elle est du registre du réel, tandis que le signifiant, lui, est du symbolique : « L'écriture, la lettre c'est dans le réel et le signifiant, dans le symbolique ⁷. » Voilà pourquoi « ce qui parle sans le savoir », savoir inaccessible, « me fait "je" sujet du verbe », mais « ça ne suffit pas à me faire être » ; de l'être nous n'avons d'ailleurs jamais rien, et c'est ainsi que je comprends pourquoi Lacan, dans « La troisième », jouant de l'homophonie avec « lettre suit » – qui rappelle que la lettre n'est pas première –, nous dit « l'être fuit », en soulignant l'équivoque avec le passé simple du verbe être

en latin. Dans *Les non-dupes errent*, il va même jusqu'à proposer d'écrire la vie comme il l'a fait de la langue, en un seul mot (*lavie, lavis*) pour suggérer que « la vie s'lave ».

Ce savoir sans qu'aucun sujet ne le sache fait le *mi-se-taire* du corps parlant ; il introduit un trou dont la lettre dessine un littoral posant deux champs totalement différents qui n'ont aucun rapport entre eux : le champ du langage et de la jouissance phallique et cette part impossible à dire, jouissance supplémentaire, Autre jouissance. La lettre, comme effet-produit, est cet irréductible qui glisse sous les signifiants, lambeau de discours de ce qui de *lalangue* s'y précipite.

« Le discours de l'être suppose que l'être sait et c'est ce qui le tient », seulement c'est un savoir supposé qui ne peut pas se savoir. Dans la suite de cette leçon du séminaire *Encore*⁸, Lacan nous dit : « Le *je* n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude », solitude de rupture de savoir qui est « ce qui s'écrit par excellence, car elle est ce qui d'une rupture de l'être laisse trace. »

C'est pourquoi j'ai proposé ailleurs d'écrire la lettre « ~~L~~ l'être » pour prendre en compte combien la lettre féminise en tant qu'elle est du champ de S(A) et qu'elle signe ce qui s'est incarné de la castration, point qu'une analyse poussée à son terme permet d'éclairer. La conséquence, à mon sens, est qu'elle permet de lire ce « rapport d'être qui ne peut pas se savoir » comme une, voire la déclinaison du non-rapport sexuel ; ici, donc, non plus seulement entre l'homme et une femme, qui en serait évidemment la conséquence, mais non-rapport sexuel entre le sujet et l'être du fait de ce qui, du corps, lui échappe radicalement.

D'une analyse peut surgir « un savoir qui se produit, de s'articuler, sans que le sujet même le sache, mais en est produit barré quant à la saisie de son être⁹ ». Produit barré qui est « l'en-barra », écrit en deux mots cette fois, du dire... Je rappelle ici le choix du titre du séminaire... *Ou pire* : trois points de suspension pour marquer une place vide, celle d'*Un* dire.

L'en-barra fait l'embarrassé, que nous pourrions écrire : *l'en-barra* sait. Il sait ce « savoir comme enfer », qui n'ouvre à aucun savoir-faire mais qui peut permettre que l'interprétation soit « emprunt à l'analysant » et fasse surgir, un court instant, un « sens blanc ». Le franchissement qu'impose l'acte à la fin de la cure fait émerger un dire, je rappelle que « l'acte est lui-même de sa propre dimension un dire¹⁰ », un dire qui change le sujet puisqu'il réalise la castration. Ce point est point de vérité de la psychanalyse et il est incurable, nous dit Lacan : « Une vérité conquise *pas sans le savoir* est une vérité que j'ai qualifiée d'incurable¹¹. » On peut y entendre qu'elle pose

les limites de ce qui s'atteint par la parole, ou, aussi bien, que ce point est irrémédiable, faisant du dire, après l'expérience, la castration *incarnée*.












Dès le séminaire *L'Angoisse*, Lacan soulignait combien « l'embarras, c'est très exactement le sujet revêtu de la barre, *S barré* », faisant de l'*embarazada* – en espagnol, la femme enceinte – « une forme bien significative de la barre à sa place ¹² ». Lorsqu'une femme se fait l'enceinte du vivant à naître, parfois, pas pour toutes, elle se fait l'objet de ce qui de la vie se transmet et lui échappe radicalement, la vie incluant la mort. La part de lui-même que perd l'enfant en naissant redouble la perte de vivant liée à l'entrée dans la langue de l'Autre, dont une femme devenue mère est l'agent, instillant à son insu *lalangue*, « lalangue maternelle pas pour rien dit ainsi ». Comment une femme peut-elle y répondre ? On pourrait faire l'hypothèse, comme le dit Colette Soler dans son « Pré-texte » pour nos prochaines journées internationales, de « l'avènement du chiffrage de la jouissance dont la substitution continue de rêve à lapsus dans les dites formations de l'inconscient ».

La jouissance du corps, hors langage, est castration : elle confronte le *parlêtre* à un point de solitude irrémédiable. Le travail de la cure, favorisant la construction du fantasme, peut ouvrir, encore y faut-il une contingence, à ce qu'émerge un point de vérité, vérité mi-dite qui fait de l'acte un dire. Je vous renvoie à la leçon du 22 novembre 1967 de *L'Acte psychanalytique* : « La vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a à faire l'acte analytique [...] Pour le psychanalyste, la loi est : "rendez à la vérité ce qui est à la vérité et à la connerie ce qui est à la connerie". Eh bien, ce n'est pas si simple. Parce qu'elles se recouvrent et que s'il y a une dimension qui est là propre à la psychanalyse, ce n'est pas tant la vérité de la connerie que la connerie de la vérité »...

Mots-clés : dire, embarras, jouissance, vérité, femme.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 4 mai 2017.

1. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 25.

2.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 11 février 1975.
3.  L. Izcovich, *Les Marques d'une analyse*, Paris, Stilus, 2015, p. 272.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 108.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 21.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 130.
7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas semblant, op. cit.*, p. 121.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 109.
9.  A. Nguyễn, *La Perdi(c)tion de Georges Bataille*, Paris, Stilus, 2016, p. 93.
10.  J. Lacan, *L'Acte psychanalytique*, séminaire inédit, leçon du 17 janvier 1968.
11.  *Ibid.*
12.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 20.